

Comme d'habitude, je commande le potage du jour et une bière. Je déjeune une fois par mois dans ce petit bistrot d'Utrecht situé entre la bibliothèque de l'université et la gare. Je pose mon cartable sur mes genoux. Le vieux cuir craque sous le poids, j'ai encore

DAVID VAN REYBROUCK

Le fléau

récit traduit du néerlandais (Belgique) par Pierre-Marie Finkelstein

emporté trop de livres. Je travaille à une thèse sur l'histoire de l'archéologie préhistorique à Leyde, mais je viens de temps à autre à Utrecht, où se trouve le plus important département de primatologie de Belgique et des Pays-Bas.

“LETTRES NÉERLANDAISES”
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

David Van Reybrouck, auteur et narrateur de ce livre, découvre par hasard, dans le cadre de ses recherches universitaires l'étonnant destin d'un écrivain sud-africain, spécialiste des grands singes et des termites. Dans un ouvrage emprunté à la bibliothèque de primatologie d'Utrecht, il apprend que les écrits de cet homme – un dénommé Eugène Marais – auraient fait l'objet d'un plagiat et que l'auteur de cet “emprunt littéraire” ne serait autre que le grand Maeterlinck. Incroyable accusation.

David Van Reybrouck est un scientifique, l'un de ces êtres dont l'esprit éclairé ne peut se contenter d'un savoir qui ne serait minutieusement étayé par la démonstration.

Il n'est donc pas étonnant que, deux ans plus tard, sa thèse sur l'histoire de l'archéologie en poche, la lecture de tout Maeterlinck achevée, le jeune Van Reybrouck, intéressé par les travaux de Marais, intrigué par le manque de fondement d'une accusation de plagiat à l'encontre d'un lauréat du prix Nobel, veuille éclaircir les choses. Un nouveau sujet s'offre à lui et une rigoureuse enquête s'impose.

C'est ainsi qu'il s'embarque pour un long voyage sur les traces d'Eugène Marais, cet inconnu né en 1871 tout près de Pretoria...

Un livre inclassable, une non-fiction littéraire aussi érudite que divertissante, une réflexion sur l'observation des sociétés animales et un regard passionnant sur l'Afrique du Sud.

DAVID VAN REYBROUCK

David Van Reybrouck est né à Bruges en 1971. Il a étudié l'archéologie et la philosophie aux universités de Louvain, Cambridge et Leyde. Il travaille aujourd'hui à la faculté d'histoire de l'Université catholique de Louvain. Spécialiste des rapports entre l'homme et l'animal, il prépare actuellement une étude sur l'architecture des jardins zoologiques du XVIII^e siècle à nos jours. Le Fléau est son premier livre.

Titre original :

De plaag - Het stille knagen van schrijvers, termieten en Zuid-Afrika

Editeur original :

Meulenhoff Amsterdam

© David Van Reybrouck / J.M. Meulenhoff bv, Amsterdam, 2001

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02602-8

DAVID VAN REYBROUCK

Le Fléau

Récit traduit du néerlandais (Belgique)
par Pierre-Marie Finkelstein

ACTES SUD

“Dans le port désert, l’eau continue à lécher les quais. Dans la forêt sombre et silencieuse, une feuille tombe. Derrière les panneaux vernis, les termites mangent les poutres. Le calme ne règne jamais, sauf pour les fous.”

ALAN PATON, *Pleure, ô pays bien-aimé* (1948)

PROLOGUE

Comme d'habitude, je commande le potage du jour et une bière. Je déjeune une fois par mois dans ce petit bistrot d'Utrecht situé entre la bibliothèque de l'université et la gare. Je pose mon cartable sur mes genoux. Le vieux cuir craque sous le poids, j'ai encore emporté trop de livres. Je travaille à une thèse sur l'histoire de l'archéologie préhistorique à Leyde, mais je viens de temps à autre à Utrecht, où se trouve le plus important département de primatologie de Belgique et des Pays-Bas. Je cherche à savoir dans quelle mesure les études de comportement effectuées sur les singes ont influencé l'image que nous nous faisons de nos ancêtres.

J'ai dans mon cartable quelques monographies sur le comportement social des chimpanzés, les actes d'un colloque datant du début des années 1960 sur l'agressivité chez les babouins, ainsi qu'une pile de photocopies sur des sujets divers et variés, sur lesquels personne n'est d'accord : la fréquence sexuelle, la domination du mâle, l'avantage d'avoir de grosses canines. C'est un merveilleux moment de repos. Après avoir passé toute une journée à faire des recherches, à lire en diagonale et à faire des photocopies, je contemple enfin mon butin, tel un braconnier inspectant sa gibecière. Mon regard ne se porte

pas tout de suite sur les classiques et les ouvrages de référence, mais vers un petit livre de poche tout abîmé datant de 1969, coincé entre deux gros volumes telle une petite église entre deux gratte-ciel. Je l'extrais de sa cachette : il s'agit de l'édition anglaise de *L'Ame des grands singes* (*The Soul of the Ape*), d'Eugène Marais. De quelque côté qu'on le prenne, il est laid : le dos est orange vif et la couverture représente un babouin en train de hurler ; le prix – cinquante shillings – est imprimé sur la quatrième de couverture. Il ne me paraît pas valoir davantage, même après trente années d'inflation.

— Vous permettez ? me demande la serveuse en me glissant un napperon en papier sous les mains. Je soulève mon livre en murmurant “Excusez-moi”. Elle dépose sur la table une serviette et des couverts.

Quelques mois auparavant, quelqu'un m'avait conseillé de lire Eugène Marais : Tu travailles sur l'histoire de la primatologie ? Il faut absolument que tu lises ce drôle de Sud-Africain ! D'après ce qu'on m'avait dit, il avait écrit deux ouvrages : *The Soul of the Ape* et *The Soul of the White Ant* (traduit en français sous le titre *Mœurs et coutumes des termites*¹). Le second ne m'intéressait pas plus que ça. J'avais déjà fait l'effort de passer de l'homme de Neandertal aux grands singes, je n'avais pas l'intention de me mettre aux termites. J'avais bien entendu dire que Marais avait étudié les babouins dans leur milieu naturel très tôt, au tout début du vingtième siècle, mais j'avais mes doutes. Toutes mes recherches montraient que, s'agissant des grands singes, les premiers travaux systématiques sur le terrain remontaient au mieux

1. Voir références complètes en fin de volume.

aux années 1950. Du jour au lendemain, l'avion, les Land Rover et les comprimés antipaludéens avaient rendu ce genre d'études beaucoup plus accessibles. Alors, un demi-siècle plus tôt ? C'était peu probable.

Certes, vers 1860, le tout jeune aventurier canadien Paul du Chaillu – il n'avait pas vingt ans – avait bien vu des gorilles, mais essentiellement dans le viseur de son fusil. Il en avait tiré en 1863 la matière d'un livre improbable, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* (avec en sous-titre : *Chasse au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc.* – c'était de toute évidence un zoologiste aux talents multiples). Le livre fourmille de descriptions épiques de la forêt vierge africaine et de gravures héroïques représentant notre petit Canadien abattant de sang-froid des gorilles en pleine course. Un bon singe est un singe mort.

Plus paisible était le projet d'un certain Richard Gardner ; tellement paisible, même, que ce fut un fiasco. Vers 1890, cet Américain s'était fait enfermer dans une cage en pleine forêt vierge pour étudier les chimpanzés sauvages en toute sécurité. Il avait tenu cent douze jours et autant de nuits, mais n'avait réussi à entendre que quelques bruissements entre les branches et à distinguer, de temps à autre, une silhouette craintive.

Puisque l'expérience ne marchait pas en milieu naturel, on décida de la tenter en captivité. Dans les années 1920, en Allemagne, en Russie et en Amérique du Nord, on mena des recherches dites "psychobiologiques" sur des singes anthropoïdes. On accrochait des bananes au plafond pour voir si les singes allaient empiler des blocs de bois pour les atteindre. On entassait des bananes dans des caisses et on se demandait si un

chimpanzé parviendrait à ouvrir la serrure. On déposait des bananes derrière des grilles en espérant qu'un orang-outang, etc. Les singes étaient des objets de laboratoire, au même titre que les chronomètres et les bananes. Mais dans la jungle ? Robert Yerkes, psychologue américain qui s'était autoproclamé "père fondateur" de la primatologie, avait envoyé quelques-uns de ses étudiants sous les tropiques. Il devait se dire que ce serait amusant de voir comment les choses se passaient en réalité, même si le but ultime était toujours le même : perfectionner les techniques permettant de garder les animaux en captivité. Deux de ses étudiants, Walter Bingham et Harold Nissen, arpenterent pendant des mois la forêt vierge d'Afrique orientale et occidentale à la recherche de gorilles et de chimpanzés. Ils rentrèrent chez eux avec quelques minces carnets de notes et des tas de photos sur lesquelles on voyait, dans le meilleur des cas, des nids abandonnés, et au pire des taches sombres censées représenter les singes anthropoïdes dans la végétation. Les débuts furent difficiles. Raymond Carpenter, leur camarade d'études, eut davantage de chance, mais il s'était limité à l'étude des singes hurleurs d'une petite île du canal de Panama. Ce n'était pas vraiment la pleine nature, et pas vraiment des anthropoïdes non plus. Quelques années plus tard, il réussit à filmer des gibbons dans la jungle thaïlandaise, mais la guerre éclata et l'observation des singes tourna court. Non, décidément, on ne pouvait guère parler d'une tradition de travail sur le terrain digne de ce nom dans le domaine de la primatologie avant les années 1950.

Je me plonge dans la lecture de *L'Âme des grands singes*. L'ouvrage s'ouvre sur une longue préface de Robert Ardrey, un Américain qui, dans

les années 1950 et 1960, avait acquis une grande renommée et gagné beaucoup d'argent en écrivant des ouvrages de vulgarisation scientifique sur l'évolution humaine. C'était selon les uns un vulgarisateur de génie, selon les autres un doux dingue. Personnellement, j'aurais plutôt tendance à me ranger parmi ces derniers. Ces théories farfelues, ce style ampoulé, ces arguments tirés par les cheveux, vraiment, ce n'était pas ma tasse de thé. Pourtant, le portrait qu'il brosse d'Eugène Marais, lequel m'était alors parfaitement inconnu, m'a tout de suite séduit : dès la première page, il le dépeint tout à la fois comme poète, avocat, journaliste, conteur, toxicomane, psychologue et scientifique, "une communauté humaine réunie en un seul homme". Quelqu'un qui tente de réconcilier des mondes aussi invraisemblables que la poésie, le journalisme et la science, ne peut de toute façon que faire battre mon cœur un peu plus vite que d'habitude. Il se livre à un véritable jeu d'échecs simultané avec ces trois vertus aristotéliennes que sont le Beau, le Bien et le Vrai.

A la page suivante, j'apprends que Marais est né en 1871 près de Pretoria, qui n'était alors qu'un village. Originaire d'une famille anglophone, son nom de famille français renvoie à l'immigration des huguenots en Afrique du Sud au dix-septième siècle. Rien qui le prédisposât a priori à devenir un défenseur de l'afrikaans ! Pourtant, trois alinéas et dix-neuf ans plus tard, le voilà rédacteur du journal *Land en Volk* (Le Pays et le Peuple), dont il devient le propriétaire dès la proposition subordonnée suivante. Il a alors vingt et un ans. Délaissant l'anglais et le néerlandais, il écrit en afrikaans, mais se déchaîne avec une telle virulence contre le président Kruger au cours de

sa période “jeune homme en colère” qu’il est accusé de haute trahison et se voit refuser l’accès aux bancs réservés à la presse au Parlement du Transvaal. Souffrant d’insomnie chronique, il tente alors une expérience : prendre de l’opium et de la morphine ; ce qu’il ne sait pas, c’est que cette expérience se prolongera pour le restant de ses jours. La rencontre avec la femme de sa vie, en 1893, le plonge dans une euphorie plus belle et plus sereine que celle des narcotiques, mais hélas tout aussi passagère : il se marie un an plus tard, et devient l’année suivante à la fois père et veuf. Nous n’en sommes qu’à la page 10 ; Marais, à vingt-quatre ans, a déjà sa vie derrière lui.

Levant les yeux de mon livre, j’aperçois sur ma table une petite corbeille de pain et une bière. Je ne me rappelle pas avoir vu la serveuse les apporter. Dans le verre, la mousse est retombée. J’avale une gorgée de bière, prends un morceau de baguette ; les miettes tombent sur la page ouverte où je viens de lire que Marais, après cette terrible épreuve, se rend à Londres pour étudier le droit et la médecine. En 1899, en Afrique du Sud éclate la guerre entre Anglais et Boers. Marais prend parti pour ces derniers, quitte l’Angleterre et se joint à une expédition secrète chargée de convoier depuis Bruxelles des munitions et des médicaments pour ses frères de langue afrikaans. La mission connaît toutefois mille déboires et, lorsqu’elle arrive enfin, il est trop tard : la guerre est finie, les Boers ont mordu la poussière.

Marais a perdu tout à la fois son travail, sa femme et la guerre ; il a arrêté ses études, n’a plus un sou en poche, et il est désormais un toxicomane endurci. Que fait-on dans ces conditions ? On écrit des poèmes. C’est du moins ce que l’on peut lire à la page 14 de l’introduction d’Ardrey.

Au milieu de toutes ces catastrophes, Marais trouve le moyen de devenir, en passant, le premier grand poète de langue afrikaans, mais le manque d'intérêt d'Ardrey pour la poésie et sa méconnaissance de l'afrikaans l'empêchent de s'y attarder. Entre-temps, Marais part pour les montagnes situées au nord de Pretoria, à la recherche de minerais et de minéraux. Mais pour ce touche-à-tout aux trente-six mille métiers, l'aventure, une fois de plus, tourne court. Dans la petite vallée où il espère trouver de l'étain, il découvre tout autre chose : un groupe de babouins à ce point dociles qu'il peut les observer de près. L'intérieur du Transvaal, après la guerre, est pratiquement vide de toute population ; il ne reste presque plus de fermiers pour tirer sur les babouins, juste ce jeune homme lecteur de Darwin et de Freud et passionné d'histoire naturelle. Il passera trois ans à étudier le comportement des grands singes. Soit effectivement plus d'un demi-siècle avant l'émergence de la primatologie en tant que discipline scientifique. Il décrit ses observations dans de courts articles de vulgarisation qu'il publie dans une revue afrikaans, et qui seront réunis plus tard sous le beau titre de *Citoyens des montagnes*. Dans le même temps, il travaille d'arrache-pied au manuscrit d'un ouvrage scientifique qu'il rédige en anglais et qui doit le faire connaître au-delà des frontières de l'Afrique du Sud. La pression, toutefois, est trop forte. Il ne cesse, pendant un bon quart de siècle, de raturer, de corriger et réécrire son texte. Sa dépendance à la morphine, qui l'épuise, et sa solitude, en revanche, ne le quittent pas. En 1936, à l'âge de soixante-cinq ans, il met fin à ses jours. Le manuscrit de *L'Ame des grands singes* dormira dans un tiroir jusqu'à ce qu'Ardrey le découvre et le publie, trente-trois

ans plus tard. Un doux dingue, vraiment? Peut-être pas tant que cela.

La serveuse apporte le potage, une grande assiette fumante de soupe de brocolis dans laquelle nagent des croûtons autour d'un nuage de crème fraîche. Exactement ce dont j'ai besoin. "Bon appétit", me dit-elle en s'éloignant. Je la remercie d'un signe de tête, remue ma soupe, réfléchis un instant et coince le livre ouvert sous le bord de mon assiette. Je goûte le personnage de Marais de la même manière que je goûte mon potage, et je sais désormais que ce goût ne me quittera plus. Ardrey explique comment, dans l'œuvre de Marais, les périodes de grande productivité alternent avec des épisodes de profonde mélancolie, l'extrême curiosité avec l'abattement le plus total. C'est un peu le Vincent Van Gogh de la science sud-africaine – même fanatisme, même manque de reconnaissance, même solitude. Même balle dans la tête. Marais est en train de se glisser dans mes pensées comme une miette de pain entre les pages d'un livre. Nonchalamment, il s'avance, trébuche, roule sur la page et se recroqueville dans un pli dont, des années plus tard, je n'arriverai pas à l'extirper.

Ardrey écrit que Marais a aussi étudié les termites.

Il ajoute que "le plagiat de son œuvre par un auteur européen mondialement célèbre a joué un rôle capital dans la phase finale de son effondrement". Cette phrase me fait lever les yeux. Etre victime de plagiat est autrement plus grave que de ne pas être reconnu sur le plan scientifique. Plagier quelqu'un, c'est reconnaître à un travail une estime que l'on dénie à son auteur.

Comme j'arrive à la page 18, la cuillère, que je m'apprêtais à introduire dans ma bouche, reste

suspendue au-dessus de mon assiette. Apparemment, le plagiaire ne serait autre que Maurice Maeterlinck, le seul écrivain belge à avoir obtenu le prix Nobel. En 1925, Marais publie dans l'hebdomadaire sud-africain *Die Huisgenoot* un article général sur les termites que Maeterlinck, l'année suivante, aurait plagié dans son ouvrage intitulé *La Vie des termites*. La soupe dégouline de ma cuillère. Maeterlinck a écrit toute son œuvre en français, mais il était flamand, et sa connaissance du néerlandais lui permettait de lire l'afrikaans sans trop de mal. "La culpabilité de Maeterlinck ne fait aucun doute", conclut Ardrey en négligeant, comme à son habitude, d'apporter les preuves nécessaires.

Maeterlinck? Voyons un peu, me dis-je, n'est-ce pas lui qui a écrit ces pièces nébuleuses et ces poèmes mystiques? Pourquoi diable a-t-il publié un livre sur les termites? A-t-il vraiment donné le coup de pied de l'âne à ce malheureux Sud-Africain tourmenté, a-t-il réellement, en le recopiant sans vergogne, rongé tel un termite ses écrits en silence? Moi-même, que sais-je véritablement de Maeterlinck, en dehors du fait qu'il a eu le prix Nobel?

Voici venu le moment de choisir : lire ou manger, le livre ou le potage. Je pose ma cuillère, sors mon bouquin de dessous mon assiette et me renverse en arrière sur ma chaise.

Plus tard, bien plus tard, je lirai d'autres ouvrages d'Ardrey. Des livres dans lesquels il qualifie Marais de "plus pur génie des sciences naturelles du vingtième siècle". Là, je commencerai à avoir des doutes. A cette époque, j'ai lu Marais, je suis tombé sous le charme de son œuvre, mais je ne crois certainement pas qu'il

soit plus grand qu'Einstein, pour prendre un nom au hasard. En outre, j'ai appris depuis qu'Ardrey, avant de s'aventurer dans la vulgarisation scientifique, écrivait des scénarios pour Hollywood. Son sens exacerbé du drame ne pouvait que l'entraîner, sur le plan déontologique, à rivaliser avec l'auteur de théâtre qu'est Maeterlinck. De là sans doute sa grande indignation morale, son index vengeur. Plus tard, je lirai aussi l'œuvre de lord Solly Zuckerman, un Sud-Africain émigré en Angleterre qui fut directeur du zoo de Londres et qui, dans les années 1930, a étudié les babouins en captivité. Il qualifie les accusations d'Ardrey au sujet de Maeterlinck de "pures idioties"; selon lui, son compatriote "n'avait rien compris à la science". Contrairement à lui, sans doute. J'ai lu quelque part que Zuckerman était un Sud-Africain anglophone et que son caractère difficile ne le prédisposait pas à éprouver la moindre sympathie pour la culture des Afrikaners.

Un *Homo universalis* fascinant qui étudie les termites et les babouins, un prix Nobel de littérature qui se mêle d'écrire sur les insectes, un scénariste d'Hollywood qui pense avoir découvert un génie méconnu et un zoologiste de renom qui se bat bec et ongles contre la formation d'un mythe... Il a suffi d'un court paragraphe dans une préface à un livre défraîchi pour susciter chez moi une curiosité sans cesse croissante. Dans les années qui suivirent, j'ai rencontré des gens, des livres et des idées ; ma curiosité initiale s'est ramifiée, un peu comme pousse le trognon d'un brocoli au fur et à mesure qu'il s'affine. La fascination pour un nouveau sujet de recherche est une forme particulière de rencontre amoureuse. Tout

y est : le premier contact, la tentation, l'attrance. Comme dans une soirée, je suis d'abord attiré par un regard puis, intrigué, je jette à nouveau un œil, sachant déjà qu'il est trop tard : je me sens défaillir. Je flirte ensuite un moment avec le sujet et – ce qui est pire – le sujet flirte avec moi. Le tout me turlupine, me poursuit sans relâche. Un jour, à Leyde, chez un antiquaire, je tombe sur un exemplaire de *La Vie des termites* de Maeterlinck, qui trône sur un secrétaire fraîchement restauré. Un libraire bruxellois me déniche un exemplaire de l'essai de Marais sur les termites, tout maculé de traces de doigts. Je le conserve comme une lettre d'amour.

Je sais parfaitement que je ne peux pas tout plaquer du jour au lendemain. J'ai, depuis des années, une relation sérieuse avec une amie de longue date : ma thèse de doctorat ! Certes, cette relation n'est pas sans nuages, elle a connu des hauts et des bas, mais je ne peux ni la trahir, ni la laisser tomber. Nous sommes ensemble depuis si longtemps que je veux la mener à bien. Plus tard, lorsque j'en serai délivré, je retournerai à cet amour tout neuf et ferai repartir l'excitation de zéro – si toutefois elle n'a pas disparu, ou trouvé refuge ailleurs.

Mais tout cela ne viendra que plus tard. Pour le moment, je suis à Utrecht, dans un café près de la gare ; je lis sans pouvoir m'arrêter, j'en oublie de manger, ma soupe refroidit et les croûtons sont tout mous.

